

Union Faulconnier. Société historique de Dunkerque ["puis" Société historique et archéologique de Dunkerque et de la Flandre maritime]... Bulletin.... 1924.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LES SOUVENIRS
DE LA
GRANDE GUERRE
ET LES
VIEUX NOMS
DU PAYS FLAMAND

LE CAMP DE ZENNEGHEM

par M. Henry COCHIN

I

Si nous voulons que nos descendants sachent et comprennent quelque chose des faits de notre vie aux jours de la Grande Guerre, il est temps de les fixer par quelques notes précises. Car les traces matérielles s'effacent de jour en jour. Bientôt il ne restera plus même de ruines : *etiam periêre ruinae*.

C'est ce qui me frappe spécialement dans cet arrondissement de Dunkerque. Les marques de la Guerre y sont moins profondes et moins visibles qu'en beaucoup d'autres, si j'excepte Dunkerque le chef lieu, massacré par d'innombrables bombardements, et Bergues aussi meurtri, ou peu s'en faut. L'arrondissement a eu le bonheur de n'être point envahi. Il a souffert cependant beaucoup ; ses villes et ses villages ont subi, soit des coups de guerre, soit de l'appareillage de la défense, soit du passage ininterrompu des troupes, bien des épreuves, très lourdes.

Pourtant, de jour en jour les traces s'effacent, même dans les villes, qui renaissent miraculeusement ; à plus forte raison dans les campagnes. Nous sommes un peuple robuste et actif, une contrée de travail persévérant. C'est merveille de le voir ; on dégage, on déménage, on restaure, on laboure, on engraisse. De tous les dégâts si fâcheux de nos campagnes, pour l'œil il reste peu de chose. Il faut pénétrer dans les champs et les examiner attentivement pour voir en combien de lieux ils restent chargés de sable, de machefer, de débris de maçonnerie, de ferraille. Il faut être le laboureur lui-même pour savoir combien de socs se cassent sur ce matériel détestable, si même quelque grenade ne vient pas encore éclater dans les jambes.

Mais le passant distrait n'aperçoit plus grand chose.

Il reste d'autres suites encore, à vrai dire, et dont on parlera longtemps : des suites déplorables et tenaces. Il reste des réparations, des indemnités, des contestations, souvent hélas des procès. On réclame son dû, et on fait bien, et les administrations et les gouvernements qu'ils soient français, qu'ils soient anglais, ne se prêtent pas aussi largement qu'il le faudrait à remettre en état ce que la guerre les a contraints de détruire, à payer, en un mot, leurs dettes.

Il arrivera que par ces discussions, et ces discussions seules, se perpétuera le souvenir des énormes dégradations de la guerre !

★
★

Dans le coin que j'habite, personne n'ignore, quoique les baraques, les hangars, les châteaux d'eau, les garages aient disparu, personne n'ignore ce que c'est que le *camp de Zenneghem*, l'Association des sinistrés de Zenneghem. On le saura, tant qu'il y aura des terres à mettre en état et des dettes à payer.

Et voilà donc ce qui restera de Zenneghem : un nom. — Mais quel est ce nom ? — Voilà ce qui est singulier !

Un nom que personne ne connaissait l'année même de la guerre ni les trois premières années de la guerre ! Un nom donc qui est sorti de terre, un nom que l'on a inventé ?

Pas tout à fait ! Un nom qu'étaient seuls à connaître les érudits qui s'occupent de l'histoire du pays ; un vieux nom du pays sorti de l'oubli pour un jour, et qui sans doute, avant dix ans, y rentrera. Par ce nom l'histoire du présent se relie à celle du passé.

Et pourquoi, et comment ? Voilà ce que je voudrais fixer pour l'avenir, en montrant ce que fut la guerre dans mon coin de pays, dans la belle basse plaine agricole qui s'étend entre l'Aa et la Colme, quel fut le mouvement de soldats, d'ouvriers, de bateaux sur les routes, les canaux, les champs, et quelle colossale usine est sortie de terre par miracle parmi les champs, combien de baraques, de hangars, d'ateliers, de lignes de chemins de fer, qui ont pris le nom de Camp de Zenneghem.

Tout cela s'est évanoui. Zenneghem a déjà l'air d'un rêve.

Il faut fixer la mémoire du Zenneghem d'aujourd'hui, et après cela nous tâcherons de découvrir ce que fut son passé.

★ ★

Le vieux petit château du Weez où je me trouvais au début de la guerre sur les bords de l'Aa, dans la commune de Saint Pierrebrouck, n'est pas inconnu des historiens du pays. On connaît les vieux seigneurs de la maison de Guines qui y ont vécu longtemps, et après eux les Arnaud-Jeanti, grands bâtisseurs de ports, d'écluses, de remparts, dans la région maritime, pour les rois de France. Dans ce petit coin reculé, on a passé les débuts de la guerre dans l'angoisse et l'incertitude, n'en connaissant que les bruits lointains, entrecoupés de longs silences, que les passages de réfugiés, les

cantonnements de troupes. Nul n'oubliera ces jours, heureusement sans pareils, où isolés du monde, sans lettres, sans journaux, nous entendions jour et nuit, de quart d'heure en quart d'heure, passer les trains qui portaient nos soldats sur l'Yser. La rivière était coupée de batardeaux ; les eaux du pays tenues prêtes pour l'inondation générale. Ensuite ce fut le tumulte des canonnades.

Le Weez n'a eu d'histoire propre qu'en 1915 au mois d'Avril, quand il devint la demeure du Comte de Broqueville. Le vaillant ministre de la Guerre de Belgique Président du conseil des ministres, devait quitter Dunkerque, par ordre de son Roi, le bombardement y rendant impossible la vie pour les services du ministère. Le ministre s'établit au Wez, tandis que ses bureaux se casaient comme ils pouvaient dans les bâtiments tout neufs du bureau de poste à Saint-Pierrebrouck ; (on y avait ajouté des baraquements).

Ce fut le plus beau moment de l'histoire du petit château. Il vit défiler jour par jour toutes les célébrités de la Belgique et des pays alliés, hommes politiques, diplomates, princes, hommes de guerre. Moi et les miens nous nous glissions discrètement par la porte de derrière pour gagner le coin de maison qui nous était laissé ; et nous voyions à tous moments déboucher de grands autos poudreux, et descendre toutes sortes de personnages pour entrer chez le Président belge ; tout ce qui se traitait parmi les alliés avait là naturellement sa correspondance. En particulier le corps diplomatique resté à Bruxelles ne manquait pas, dans ses allées et venues entre la Belgique et son pays d'origine, d'aller prendre langue au Weez.

C'est ainsi que j'ai vu maintes fois au Weez ce fin et profond diplomate, l'ambassadeur du roi d'Espagne, Marquis de Villalobar.

Un jour, que je n'oublierai pas, j'ai vu sur le pont, devant la maison, la svelte silhouette du prince Sixte de Bourbon.

Ce sont de vivants souvenirs. Je garde et j'ai fait mettre dans un petit cadre une mauvaise photographie parue dans un journal illustré, où je me reconnais moi-même sur le pont de bois avec mon hôte illustre, et son petit chien *Chiffon*. Cela me rappelle des jours dont la mémoire n'est pas mauvaise. Broqueville était bon à voir ; vaincu, chassé de son pays, il gardait et il inspirait une confiance sereine. Je lui reste reconnaissant de bien des choses, d'une entre toutes : le 23 Juillet 1916 il m'a procuré la joie d'aller à la Panne avec un de ses officiers, pour y saluer, superbe de calme, l'admirable roi Albert.

Ainsi j'ai vécu, intrus dans ma propre maison et m'y dissimulant. Je crois d'ailleurs que je ne gênais guère mon hôte, et je me serais bien accommodé pour mon compte de lui céder plus longtemps mon toit. Mais les destinées de la Guerre allaient en décider autrement.

Nous allons revenir à Zenneghem.

★
★ ★

Un certain jour, au début de 1916, alors que le ministre belge allait commencer sa seconde année de séjour, en me promenant au bord de la rivière d'Aa, j'aperçus des soldats de l'armée britannique qui plantaient des piquets, mesuraient des distances et prenaient des niveaux. Je leur posai quelques questions sans grand succès. J'en sus assez pourtant, en comparant leurs dires avec divers bruits qui couraient, pour soupçonner que le commandement britannique avait des visées sur notre coin de pays.

J'en dis un mot à M. de Broqueville qui ne voulut pas le croire, songeant que l'état-major anglais, s'il avait eu quelque projet, n'eut pas manqué de l'avertir. Mais

on ne l'avisait de rien ; un peu plus tard, on vit arriver de Calais par les canaux, de beaux bateaux organisés à merveille pour les travaux aquatiques. Je garde dans l'oeil l'image de cette ingénieuse flotte de travail : un bateau de forgerons, un de charpentiers, un d'électriciens pour la lumière, un pour la cuisine et le réfectoire, un pour le logement des officiers et un pour celui des soldats. Une petite merveille industrielle.

Et aussitôt le travail commença. J'entamai la conversation avec un jeune officier, très courtois, comme j'ai toujours trouvé les officiers anglais. Il ne me cacha pas que l'on commençait l'installation d'un grand camp de munitions. La chose était nécessaire et dès longtemps décidée. Elle devenait d'ailleurs d'autant plus urgente qu'en ces jours là même, une torpille allemande avait eu le bonheur de faire sauter le dépôt de munitions qui existait à cinq kilomètres de là, à Audruicq dans le Pas de Calais. Ç'avait été une terrible chose : un matin à cinq heures, (le 21 Juillet) les explosions avaient commencé, et pendant douze heures elles n'avaient pas cessé. Les plus fortes avaient fait trembler la terre sous nos pieds, tandis que des champignons de fumée montaient jusqu'à la voute céleste.

Le ministère belge avait en vain réclamé. Il était trop tard. Une mission fort courtoise fut envoyée de Boulogne. Elle avait à sa tête un des plus beaux, des plus grands officiers généraux britanniques que j'aie rencontrés, le Général Maxwell. Avec une grave courtoisie, il fit tout le possible pour atténuer l'ennui imposé au chef d'une armée alliée, proposa quelques petites modifications qui ne pouvaient rien changer à la situation. M. de Broqueville dut en prendre son parti. Vers l'automne il alla s'installer au château de Steenbourg, près de Bergues tandis que ses bureaux étaient organisés à Socx.

Le choix du lieu était définitif pour le camp anglais,

malgré l'humidité du sol, et diverses difficultés. Ce qui le fixait c'était la disposition des canaux, à ce poste du Weez, où le canal venant de Calais débouche dans l'Aa, offrant au point de jonction, une largeur qui rend possible la manoeuvre des bateaux. Cette disposition permettrait d'amener à quai de très vastes bateaux plats, venus directement d'Angleterre à travers le détroit, sans transbordement à Douvres ou à Calais.



Le travail fut vivement mené. On battait des pieux dans la rivière la semaine suivante. Il fallait d'abord un port. Le port fut établi en un grand appontement de planches sur une longueur de huit cents mètres environ ; et à partir de cette façade le camp prit un développement rapide et incroyable. Il fut vite en possession de ses moyens.

Je le décris en quelques mots.

Le but était, non pas de créer un vaste dépôt central de munitions, toujours exposé à l'explosion, mais tout un ensemble de dépôts isolés les uns des autres et reliés par des voies ferrées. Ainsi les chances de destruction se réduisaient au minimum, et l'explosion d'un dépôt n'entraînait pas l'explosion d'un autre. Le camp consistait donc en un certain nombre de vastes hangars en béton armé recouverts de sacs à terre, disposés à 300 mètres environ les uns des autres, sur des voies ferrées en étoile, rayonnant toutes au départ, d'un point central, et reliées en dehors par une vaste voie circulaire qui enveloppait tous les rayons de l'étoile.

Le pourtour général du camp comprenait un territoire de plus de quarante kilomètres carrés, sur les communes de Saint Pierrebrouck, Cappellebrouck et Holque. Il englobait des demeures, des champs, des fermes entières, qui continuèrent tant bien que mal à être cultivées. Une partie seulement du territoire était

occupé par les constructions nécessaires à l'immense usine : baraquements pour le logement des troupes et des ouvriers, pour ateliers, bureaux, garages d'automobiles, de matériel de chemin de fer, dépôts d'outils et de matériaux, forges, électricité ; ajoutez tout autour huit énormes batteries d'artillerie contre avions ; en plus toutes les voies ferrées, aiguillages etc...

Sur les bords de l'Aa, sous les fenêtres de ma demeure, trente grues à vapeur et six voies assuraient le service du quai. Là abordaient et se déchargeaient en permanence d'énormes péniches de munitions de guerre de matériel et de charbon. On devine le bruit, la fumée. Le pauvre petit Weez n'était plus guère habitable.

Du port, les voies s'en allaient à travers champs vers les hangars de béton armé que j'ai dits. A moitié chemin, une véritable gare de triage avait été formée sur la ligne du chemin de fer de Gravelines à Saint Omer ; une petite ligne, une des moindres de la compagnie du Nord et que nous avons vue d'abord, en 1914, chargée sur dix kilomètres de tout le matériel sauvé de Belgique par l'armée belge. Cette petite ligne est multipliée maintenant de dix à douze voies nouvelles, d'aiguilles, de voies de garage : elle sert de gare de triage pour tout le trafic du camp.

~*~

On devine quel nombre d'hommes de troupe, quel nombre de travailleurs une pareille organisation comportait. On en vit de toutes sortes. Le premier contingent militaire était composé de canadiens. Puis vinrent des troupes de diverses parties de l'Angleterre.

Quant aux travailleurs ils furent assez longtemps des Basutos du Sud de l'Afrique, superbes nègres, vigoureux et joyeux. Quand ils repartirent, on nous dit que le « parti nationaliste » du Basutoland ne leur permettait pas plus de deux ans d'absence au pays natal.

Ensuite vinrent des Chinois, recrutés par engagement dans le Nord de la Chine. On en compta jusqu'à dix mille.

Il fallut loger tout ce monde là.

Les principales constructions s'élevèrent en plusieurs groupes : Sur les bords de l'Aa près de Weez, ensuite des deux côtés de la route départementale. C'est là notamment que fut le camp chinois, décoré bizarrement d'ornements divers, sculptures, peintures et sur le sol mosaïques de gros cailloux en caractères chinois. Plus loin en allant vers Watten, des mess, des salles de réunion, et l'installation de la propagande protestante si connue, désignée par les initiales Y. M. C. A. (*Young men christian association*).

En troisième lieu, le long de la voie du chemin de fer, en deça et au delà, des champs entiers sont couverts : là un énorme dépôt de traverses de chemin de fer, et des baraquements en nombre indéfini, jusqu'à la petite rivière du Denna, et le lieu dit Pont du Musol. En arrivant au delà du passage à niveau de la voie ferrée, c'est toute une petite ville, l'Etat-Major et les services centraux du camp.

De ce point on n'apercevait plus que, de loin en loin à travers champs, les gros dos de tortue des hangars de béton armé.

Voilà, en lignes générales, le camp anglais. On l'appela *Camp de Zenneghem*. Pourquoi ? C'est ce que nous verrons.

★
★★

Encore un mot sur son histoire. Le travail et l'activité y furent admirables, surtout sous le commandement du général anglais R. C. Lawrence. Rien de plus zélé et de plus intelligent que ce chef sans pareil. J'ajoute : rien de plus courtois, de plus attentif aux intérêts des populations parmi lesquelles il lui fallait faire vivre son énorme organisation. Son nom est resté bien connu et pres-

que populaire dans ce coin de pays où sa bonté s'est manifestée envers tous. Il parlait bien le français.

On admirait sa prodigieuse activité. On le voyait à toute heure du jour aller, venir, courir ; je dis : *courir* ; car à tout moment en vérité on lui voyait piquer un petit pas gymnastique, pour perdre moins de temps. Cependant il n'était plus jeune, étant retraits avant la guerre ; mais si sveltes, si nerveux, si droits, qu'on le prenait aisément pour un jeune chef. C'était un vieil *Indiaman* ayant fait toute sa carrière aux Indes, né d'ailleurs aux Indes, et fils d'un général dont le nom y fut bien connu dans le passé.

Il mettait son amour propre à ceci : que le Camp, qui causait tant de dommage à la classe rurale, lui en causât le moins possible.

Le dommage était grand. Le camp comprenait des fermes petites et grandes, des maisons, des bâtiments ruraux. Une partie des terres étaient naturellement occupées par les bâtiments du camp et ses voies de fer ; et quelles terres ! Les meilleures de France et cultivées par les meilleurs cultivateurs. Mais toutes les terres n'étaient pas occupées. Une certaine étendue restait libre à la culture, mais dans des conditions bien précaires. Quel courage et quelle patience il a fallu pour continuer à cultiver dans de telles conditions !

Je ne parle même pas du danger permanent de bombardement sous lequel nos paysans travaillaient, sous lequel, dirai-je plutôt, travaillaient leurs femmes, leurs enfants et leurs vieillards : c'était la condition commune de bien des terres. Mais ici, quels ennuis supplémentaires ! Notez ceci : dans le voisinage des hangars à munitions et sur une ligne large de 200 mètres, il était interdit, par crainte d'incendie, de cultiver des céréales. On cultivait au hasard, sans avoir seulement cette chose capitale : le choix de sa culture.

A côté de ces graves ennuis, nos campagnards trou-

vaient toute la bienveillance possible. Ils trouvaient la sympathie. Le chef du camp s'était vite aperçu de la haute qualité morale des habitants du camp. Je m'étais d'ailleurs efforcé de l'en convaincre. Je lui avais représenté qu'ils étaient les défenseurs naturels du camp. Si le camp avait à craindre le passage de vagabonds suspects, capables d'incendie ou d'espionnage, nuls ne pouvaient mieux le défendre que les vieux habitants du pays. Le général enseignait à ses officiers la confiance dans la population.

Le service immense qu'il leur rendit fut de protéger leurs demeures contre les ennuis et les ravages des cantonnements. Dès le premier jour il fixa ainsi les choses : les anglais, hommes et officiers, sont beaucoup trop nombreux pour pouvoir être logés dans des maisons. Dès lors, aucun n'y sera logé. Ils vivront dans les baraquements du camp. « Pour commencer, disait-il, j'y logerai moi-même ».

Et ainsi fit-il. Je lui demandai seulement de m'envoyer au Weez les officiers fatigués ou souffrants, ce qui eut lieu jusqu'à la fin de la guerre.

★
★ ★

J'ai rendu visite maintes fois au Général Lawrence dans sa baraque, le long du chemin de fer, près du pont du Musol, dans sa petite chambre, avec un lit de camp, une étagère ornée des portraits des siens, une petite armoire, une large table couverte de papiers. Je me suis assis plus d'une fois à sa table, dans son mess, avec ses officiers, qu'il ne présentait un à un. Il y en avait de toutes les parties de l'Angleterre, et quelques coloniaux. L'un venait du Transvaal ; il était d'ancienne race hollandaise, et s'entendait assez bien en conversation avec nos flamands.

Le Général s'était plu à me le présenter. On lui avait dit qu'au temps de ma vie électorale, mes amis fla-

mands disaient de moi : « C'est un vrai *boer* » — Celui-ci est un *vrai boer* ! — me dit-il en riant, lorsqu'il me présenta l'officier transvaalien.

Les officiers anglais prenaient soin d'organiser des distractions pour leurs hommes. Ainsi faisons-nous sur notre front.

Au début j'ai vu de curieux concours de vigueur parmi les canadiens, comme un certain exercice de traction sur une énorme corde, entre deux équipes de cinquante hommes chacune, excités par les hurras, (dirai-je les hurlements !) du colonel et de tous les officiers.

J'ai vu plus tard un grand concours nautique sur l'Aa, présidé par le général, entouré d'officiers anglais, français, belges et de troupes de tout costume et de toute origine.

Il y avait aussi une grande salle de spectacle sur la grand route, près du cabaret *La Fleur des Champs*, où j'ai assisté à un vrai concert donné par des chanteurs et chanteuses de Londres. L'enthousiasme de l'auditoire me parut fou, à un moment surtout où une chanteuse, qui était du Pays de Galles, chanta en langue gaëlique : tous les Gallois qui étaient là se pâmaient de joie !

C'est là que j'eus la surprise de voir l'enthousiasme se traduire, au lieu d'applaudissements, en coups de sifflets stridents et prolongés. C'est, paraît-il, l'usage !

★
★ ★

Ce qui fut moins plaisant ce furent les bombardements. L'ennemi eut vite fait de repérer Zenneghem. Je puis dire que depuis 1917 jusqu'à l'armistice en 1918, il n'y eut pas une nuit de lune sans une torpillade échelonnée, et un vacarme sans nom, décuplé par le concert des batteries contre avions, dans des tons et des sonorités variées et invraisemblables. Je n'oublie pas surtout un certain canon que les anglais nommaient « *the*

cat », et dont la voix ressemblait à un miaulement prolongé. Et parlerai-je du sifflement des shrapnells ?

Je n'admirerai jamais assez le calme et le sang-froid de nos campagnards devant cette menace quotidienne. Si l'on en parlait, c'était pour soupirer doucement et dire : — « C'est embêtant, n'est-ce pas ! » — ou quelque chose d'approchant.

Tous ces charivaris s'annonçait par le meuglement de la sirène du camp.

« Je ne sais pas, disait le général, où l'on m'a trouvé cette détestable sirène ! On dirait une vache enrouée ! »



Cher Général ! Que de souvenirs son nom me rappelle. J'avais découvert en lui un bon lettré. Il aimait en particulier la langue française et il s'efforçait d'en connaître les finesses et les idiotismes. Ajouterai-je qu'il s'amusait aux cocasseries de l'argot de Guerre ? Avec un mot nouveau on le faisait mourir de rire. — Le jour où nous lui avons appris « *pépère* », — j'ai cru qu'il en ferait une maladie !

Cher et charmant homme ! Quel chagrin ce fut d'apprendre sa mort, ce printemps de 1923. Quand j'en informai à Saint Pierrebrouck quelques-uns de ceux qu'il avait connus, ce fut pour eux comme un deuil personnel. Il a laissé à cette petite commune un souvenir vraiment touchant : il s'est inscrit sur la liste de souscription ouverte pour élever un monument à nos morts. Je veux dire aussi que le Comte de Broqueville a fait de même.

Le village n'oubliera pas ses hôtes de la Guerre.

Le Général Lawrence nous quitta au printemps de 1918 alors que, grâce à lui, le camp de Zenneghem, complètement achevé, était en pleine activité. Il allait à Marseille commander la base navale. Après lui, nous avons vu plusieurs autres chefs, avec lesquels les rela-

tions restèrent excellentes, sur le pied où les avait mises le Général. Parmi eux, je me rappelle un aimable homme le Colonel Midford, qui, après la guerre m'invita à venir tirer la grouse avec lui en Ecosse, ce qu'à mon regret, mes années ne m'ont pas permis de faire.

★
★★

C'est au cours de 1918 que les bombardements prirent le plus de violence. En Août ce fut effrayant. Une certaine nuit, mon fils qui venait du front, m'assura qu'on y entendait rarement plus belle musique.

C'est là que j'ai pu observer le peu d'efficacité du bombardement aérien, lorsqu'il ne s'exerce pas sur une agglomération pressée de ville. A Zenneghem, des centaines de torpilles n'ont détruit en tout qu'une grange ; et comme résultat utile un seul hangar à munitions a été atteint et a fait explosion. Le reste est tombé dans les champs. Un jour une torpille est tombée dans une mare que justement on s'apprêtait à curer, ayant disposé des fagots tout autour ; elle fut curée, j'en répons comme jamais mare ne l'a été ! Il y avait de la boue à 500 mètres de distance.

Quelques passants attardés ont été tués le long des chemins.

Aux premières torpilles, les Chinois avaient pris peur, et grand peur. Une nuit, ils avaient trouvé moyen de défoncer les clôtures de leurs camps et s'étaient répandus par bandes dans toute la contrée, recherchés les jours suivants par les troupes anglaises. Et puis ils s'y étaient faits !

★
★★

Le souvenir de nos chinois me reste bizarrement présent.

Tout chinois a un galbe, une ligne, une allure de chi-

nois. Tout chinois fait tableau, qu'il marche ou qu'il coure, qu'il porte un fardeau, ou deux fardeaux (surtout !) en équilibre aux deux bouts d'un bâton. Il donne à tout paysage où il passe, un air de paysage chinois. La pâture et l'avenue, sous les fenêtres du Wcez, ont eu à mes yeux à de certains moments une perspective de laque ou de soie de paravent. Vers le soir, j'y revois flotter des images de chinois : les voici accroupis tous par terre, en rang, attendant leur tour, et la main du barbier qui va leur raser le crâne.

Surtout je n'oublie pas la figure du chinois charmeur d'oiseaux, à plat ventre dans l'herbe lorsque, lentement, patiemment, grâce à son sifflet murmurant, il faisait descendre les pinsons des arbres.

Nous avons donc vu et entendu tout cela dans notre coin réculé de pays où jamais, au grand jamais, on n'avait vu ni entendu rien qui sortit d'une douce et monotone habitude. Nous avons vu et entendu bien d'autres choses encore ! Il a défilé des hidous en énormes turbans, de nobles arabes du désert et leur *aga*, qui passait, traînant au vent son grand manteau vert et se mouchant grave et majestueux dans ses doigts.

Que n'avons-nous pas vu dans ce sombre rêve de quatre ans ? Mais je garde aux chinois un souvenir particulier. Ce souvenir n'est pas mauvais. Oui ! Je sais : il y a eu des horreurs ; il y a eu un traître assassinat dans mon village même. Sur les milliers de chinois que les anglais ont amenés comme ouvriers de ce côté-ci du monde, il y a eu des brigands ; on en a vus ça et là, sur toute la ligne du front anglais.

Mais laissez-moi être optimiste. Cette guerre a mis en mouvement, outre les belligérants, un quart peut-être de l'humanité, et a promené des troupeaux humains

au delà des limites du probable. On a vu débarquer innombrables ces visiteurs singuliers, dont on ne savait ni la langue ni les mœurs. En est-il résulté grand mal ? Relativement fort peu.

Les chinois de Zenneghem n'étaient pas de méchantes gens : ils nous souriaient au passage. Quelques-uns nous connaissaient par nos missionnaires d'Extrême-Orient, et étaient même de sérieux convertis. Le curé de Saint Pierrebrouck a eu la surprise d'en voir se présenter à lui pour se confesser : ils avaient de petits manuels mi-français, mi-chinois, et ils désignaient du doigt leurs fautes, indiquant au prêtre la place pour lire le nom traduit. Un peu plus tard un missionnaire est venu s'occuper d'eux ; il leur disait la messe dans la chapelle du Weez. Elle était toute pleine. Deux ans après, elle en gardait encore le parfum.

Ce qui parut séduire le plus les chinois en France, ce fut le costume, les vestons, les pantalons, et par dessus tout, les chapeaux. Plus ils avaient d'argent et plus ils achetaient de vêtements ; et n'ayant aucune place pour ranger leur achats, ils les enfilaient sur eux-mêmes, les uns par dessus les autres. Parmi les coiffures, ils préféraient à toute autre le haut-de-forme. Des chapeliers du pays avaient profité de la circonstance pour écouler tout leur fonds. Il n'était pas très rare de rencontrer sur la route un Céleste qui, étouffait sous quatre à cinq jacquettes, et portait sur la tête, l'un par dessus l'autre, en équilibre instable, deux « Tuyaux de poêle ».

★
★★

Enfin vint l'armistice. J'étais absent. On m'a dit qu'au camp anglais, l'enthousiasme, les cris, les chants dépassèrent encore ce que l'on a vu dans nos villes et villages.

Plus tard, quand je revins, le camp avait changé tout à fait de figure. Le commandement avait décidé de l'utiliser, dans tout son vaste territoire, pour deux buts différents. Ce fut d'une part un des camps destinés à centraliser ses projectiles de Guerre, ceux spécialement qui provenaient des prises faites aux allemands, et de procéder à leur déchargement et à l'utilisation des métaux. On pense rêver quand on voit que ce travail périlleux n'est pas encore terminé à l'heure qu'il est, que, si l'opération a cessé à Zenneghem, elle se poursuit encore à Bourbourg-Campagne, à Dinnes-Camier dans le Pas-de-Calais, et qu'on n'en prévoit pas encore la fin. Ce sont encore à tous moments des accidents. Et quels spectacles ! Le soir on brûle des poudres, et, à une lieue à la ronde, on voit s'élever de grands rideaux de flamme rouge. Pour combien de temps encore !

Zenneghem eut une autre spécialité. Il devint le « *Salvage Camp* » ; ce mot *salvage*, qui existait en vieux français, équivaut à peu près à « sauvetage » : c'est ce qu'on a pu *sauver* après un naufrage, une guerre, un désastre quelconque. Le *salvage camp*, c'est si l'on veut le camp des restes de la Guerre. On a surtout ramassé là l'énorme butin fait sur les Allemands, dans les jours de leur déroute, dans le Nord de la France et la Belgique.

L'aspect des choses au camp, le personnel militaire allait faire place à un personnel civil, qui ne le valut pas, à beaucoup près ! La main d'oeuvre changea aussi les chinois vont retourner en Chine ; et l'on installe, en divers lieux du camp, des enclos de fil de fer barbelé pour loger des prisonniers allemands.

★
★

L'on va entasser dans nos champs d'énormes entrepôts de marchandises.

Nous avons eu là un spectacle vraiment peu ordi-

naire, un exemple saisissant des énormes dépenses et du gachage de la guerre. Il faut en garder l'image. Je laisse la région des hangars à munitions, que l'on détacha du reste dès l'abord pour former une usine de déchargement d'obus.

Tout le terrain contigu aux anciens baraquements, de la ligne du chemin de fer du Nord à la rivière d'Aa est occupé soit par des monceaux de marchandises, soit par d'immenses tentes abritant un matériel plus délicat. Quelles sortes de marchandises ? Comment les énumérer ? Les monceaux comprenaient notamment : un monceau de cuivres consistant surtout en douilles d'obus ; ce monceau là mesurait environ dix mètres de haut sur un kilomètre de long. Il avait pour voisin immédiat un monceau de fer blanc à peu près de la même dimension : bidons, marmites, gamelles, boîtes de conserve de toutes les formes et de tous les genres.

Plus près de la rivière d'Aa s'élevait le plus haut de tous les monceaux : le monceau de paniers. On disait qu'il y en avait plusieurs millions. Et quels paniers ? De la forme la plus inutilisable : de ces grands paniers cylindriques et étroits dont les allemands se servaient pour porter les obus.

Quelle montagne ! Il y en avait aussi de briques ; sans parler des traverses de chemin de fer, et combien d'autres tas !

Un regard vers les tentes. J'en vois une vers la grande route, toute remplie de myriades de flacons et de boîtes et de paquets de produits pharmaceutique. Une forte proportion de ces produits portaient des noms et des marques de fabricants ou de pharmaciens français : un butin sans doute pris sur nous par les allemands et qui leur avait été repris. Voici une tente sous laquelle sont rangées d'innombrables boîtes contenant des appareils téléphoniques : six cent mille, me dit-on. Une autre avec des harnachements : de quoi équiper toute une cava-

lerie et le train des équipages d'une armée. Une autre avec des appareils d'éclairage, acétylène, acide oxhydrique. On défile pendant des heures dans ces interminables magasins, dont je ne continue pas l'énumération.

Je note seulement encore une petite tente garnie d'objets de guerre bien particuliers : un matériel de camouflage ; des silhouettes découpées et peintes pour simuler aux yeux de l'ennemi dans les campagnes, des arbres, du bétail, des hommes et des femmes.

J'en reste là, car je n'en finirais pas.



Tout cela représentait une valeur énorme, si la vente et la liquidation s'étaient faites sur le champ, une valeur décroissante par chaque jour de pluie, de moisissure et de mauvais soin. A l'abord l'organisation de tous ces dépôts ne fut pas trop mauvaise : c'était encore l'armée anglaise qui gouvernait Zenneghem. L'ordre régnait encore. L'activité de la guerre, était naturellement bien tombée : on jouissait dans le calme d'un repos bien gagné.

Au mess des officiers on humait doucement les boissons classiques, whisky-soda, et le thé, sur des douilles de 420 qui servaient très gentiment de tables. On voisinait ; on comparait les installations des baraquements. On établissait des concours de jardinage ; et je suis obligé de dire que le prix revint au jardin des prisonniers boches, tout pittoresque avec ses caisses peintes en triangles de tons tranchés.

Mais l'armée s'éloigne, et avec elle l'ordre et la tenue.

Par suite de quelle négociations, prises, lâchées, reprises, toute cette marchandise, et tout le camp, tombèrent finalement aux mains d'un groupe de civils anglais ? Je ne sais. De ces civils, je dois le dire,

l'image n'est pas restée dans nos souvenirs, excellente. Les exploitants des fins de guerre n'ont pas fait meilleure figure pour l'Angleterre que pour la France.

La contrée a eu bien vite l'impression qu'on avait affaire à des gens qui se trouvaient bien là, et ne demandaient qu'à y rester. Prolonger la situation était tout leur art, et ils y excellaient, cet art, comme disent les anglais, de ne pas faire les choses : *the way how not to do it !*

Le camp prit alors un aspect de sport et de douce oisiveté. On y vit des dames. On créa des terrains de *lawn tennis* dans l'ancien camp chinois. Et devant les baraques fleuries, on voyait des groupes agréablement désœuvrés sur des fauteuils et des *rocking-chairs*.

On eut la surprise, au quai, de voir décharger de nouvelles péniches de charbon, ce qui montrait qu'on s'approvisionnait pour un long séjour. Et quand on demandait aux occupants du camp dans quel délai ils pensaient finir, ils vous répondaient gaiement :

Deux ans ! Trois ans !..

Ils avaient le sourire. Et nous ne l'avions pas.

D'ailleurs ils n'exagéraient pas. Les derniers sont partis à l'automne de 1922.

Que devenaient les marchandises ? On évacuait doucement vers l'Angleterre ce qui ne devait pas être vendu. Le quai était sans cesse couvert de wagons qui se déchargeaient nonchalamment dans des péniches, en laissant tomber à l'eau une foule de débris. (Des mois après la fin finale on grattait encore le fond de la rivière, et les gratteurs en rapportaient du cuivre pour des sommes importantes).

On n'était pas pressé. Les riverains ont vu embarquer pour Calais des bateaux de planches qui en revenaient quelques jours plus tard, sous un prétexte ou sous un autre.

Cependant tout arrive ! La fin arriva. Quelques mar-

chandises avaient regagné l'Angleterre. Quelques marchandises s'étaient vendues, quelques tentes vidées, quelques monceaux diminués. On vit d'abord disparaître le grand tas de douilles de cuivre, dont il restait encore un bon poids après que tout le pays s'y fut fourni de jolis vases à fleurs pour les cheminées.

Le tas de fer blanc fut moins aisé à écouler. Pour mieux dire, il ne s'écoula pas. On l'a dispersé, comme on a pu en divers dépôts d'ordures. Nous en sommes encore encombrés. La rouille seule nous en débarrasse peu à peu.

On ne savait vraiment que faire de la montagne de paniers, quand elle s'évapora (c'est le mot !) d'elle-même. On n'en avait pas trouvé l'emploi. Quelques paniers furent utilisés par des personnes ingénieuses pour faire des porte-parapluies : la plupart étaient trop longs pour ce modeste usage ! A la fin, comme le tas ne diminuait véritablement pas, on résolut d'y mettre le feu.

Ce fut une belle flambée, à l'Automne de 1921 : des flammes jusqu'au ciel ! Mais l'on n'avait pas visité, un à un, tous ces paniers : il y restait quelques obus. Par moments l'incendie s'agrémenta de pièces d'artifice. Une explosion ébranlait la terre et des volées d'étincelles s'envolaient follement.

Dans la suite, il y eut encore d'autres flambées pour se débarrasser d'objets combustibles dont on ne savait que faire. Ah ! nous avons été longtemps au spectacle !

Toute l'histoire se termina par de grandes ventes successives de baraques, de voitures, d'un dernier fouillis général. Tout ce qui avait été si laborieusement construit, ces bâtisses qui semblaient tenir au sol comme la brique, tout s'enleva en quelques journées.

Ce qui dura le plus ce furent les traverses de chemin de fer, dont le dépôt couvrait plusieurs hectares de

terre, et les voies ferrées qu'on avait laissées en place pour convoier les traverses. Enfin tout est parti, tout ce qui avait une valeur quelconque. Que reste-t-il de cette ville sortie de terre par miracle ? Des tas de débris informés, de sable, de bricailons, de fer blanc, que l'on a amoncelés sur des coins de terre sacrifiés à cet usage.

Il reste encore le dommage du sol, notre riche bonne terre encore en friche sur bien des hectares, ou reconquise à peine, avec un mélange de sable, de machefer, de macadam, avec des trous mal comblés, avec les fossés bouchés. Par endroits le mal est plus profond : pour planter des constructions sur ce sol humide, il a fallu faire des fondations robustes en ciment armé. Il reste des épaisseurs plus dures que la roche, d'une profondeur d'un mètre et plus : elles résistent à tout, sauf à la cartouche de dynamite, et une fois sautées, elles remplissent le sol de pierres énormes et de tronçons de fer. Il y en a pour des années, (après un premier nettoyage), à briser les socs de la charrue.

Voilà ce qui reste ; sans parler des contestations et des procès.

Voilà pourquoi Zenneghem vit encore. Sans cela il aurait tout à fait disparu à nos yeux.

II

— Et pourquoi l'avez-vous appelé *Zeneghem* ? dis-je un jour au général.

Je venais, pour la première fois prendre le *luncheon* à son mess, auprès du passage à niveau de la ligne de Gravelines. Et je lui faisais voir, à quelque pas de là, sur la petite rivière du Denna (qui limite Saint-Pierre-brouck), le pont du *Musol*.

— Voilà, lui dis-je le lieu où vous êtes, le centre du camp. Voilà le nom ! Un nom que vous pourriez si aisément traduire en anglais : *Musol*, — le trou de la souris, — *Mouse hole* ! (1).

Quel dommage que je ne l'aie pas su ! — dit le général ; — comme *Musol* m'aurait plu ! Mais j'ai pris *Zeneghem* sur la Carte d'Etat-Major !

Et le nom s'y trouve en effet. Il y est inscrit en assez gros caractères, et comme un lieu d'importance. Qu'il me soit permis d'admirer l'inexactitude de nos cartes officielles, pour ce qui est des noms de lieu ! Là, dans ce coin de pays que je connais bien, j'en relève toute une suite. Le cartographe a pris sur de vieilles cartes divers noms oubliés et les a semés au hasard. Ce sont des noms d'anciennes seigneuries : or, le nom de la Seigneurie se multipliait et se reproduisait partout où se trouvaient des terres vassales dépendant de la seigneurie. Voici, par exemple, que je trouve sur Saint-Pierre-brouck ce nom : *Bambecque*. Il s'agit d'un bien dépen-

(1) Le *Musehol* est déjà nommé comme cours d'eau (*aquæ ductus*) dans un acte de 1241.

DE COUSSEMAKER. Documents relatifs à la Flandre maritime. Ann. du Com. flam. Tome V, pp. 297 et suiv.

dant de la seigneurie de ce nom, laquelle se trouve à trente kilomètres de là. — Autre exemple : le nom de la seigneurie du Weez se trouve sur la carte d'Etat-Major en deux points différents, et par contre, ne se trouve pas là où est le château. — Dans cette même commune de Saint-Pierrebrouck, je rencontre, semés, ça et là sur la carte d'Etat-Major des noms aujourd'hui ignorés de tous, tels que : la Motte-Bréval, Haelen, Belvaere, et enfin : Zéneghem.

Et en effet c'est un nom qui se trouve sous diverses formes, sur les anciennes cartes. C'est là que les cartographes d'Etat-Major sont allés le ramasser : ils l'ont seulement déplacé d'un kilomètre environ, le plaçant sur le territoire même de Saint-Pierrebrouck. Il n'était point inscrit là, mais plus au sud, et sur le territoire de Capellebrouck, non loin du Pont d'Abbesse, sur la Colme. C'est ce que nous verrons. La forme véritable est plutôt Zinneghem.

Mais qu'est-ce que Zinneghem ? Le nom s'est effacé complètement des mémoires.

*
**

Des seigneuries du passé quelques-unes ont survécu ; quelques-unes ont disparu sans laisser même un nom ; quelques-unes laissent un nom, par un château qui reste debout ou a été rebâti. Ainsi le Weez, brûlé sous Louis XIV et rebâti en 1718, subsiste encore. Du château des seigneurs de Drincham, il reste le dessin des fossés et un petit renflement de terrain. Par contre il est impossible de découvrir où était la seigneurie de Locre, qu'on rencontre si souvent dans les documents à Lynck sur Looberghe.

Il est malaisé de se démêler dans les noms, les alliances, les aventures de ces familles du temps passé, quand on veut les remonter jusqu'aux origines lointaines, et les redescendre jusqu'aux derniers siècles avec préci-